

Du corps et de quelques poètes.

André Roy, *les Passions du samedi*. Éditions les Herbes rouges, 1979, 94 p.

Pierre Laberge. *Vue du corps précédé de Au lieu de mourir*, le Noroît, 1979, 133 p.

Pierre Nepveu

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (1979). Du corps et de quelques poètes. / André Roy, *les Passions du samedi*. Éditions les Herbes rouges, 1979, 94 p. / Pierre Laberge. *Vue du corps précédé de Au lieu de mourir*, le Noroît, 1979, 133 p. *Lettres québécoises*, (16), 21–23.

Du corps et de quelques poètes.

ANDRÉ ROY DES
PASSIONS
DU SAMEDI

Le neuvième recueil d'André Roy, *les Passions du samedi*, est sans doute son livre le plus important à de nombreux égards. D'abord par sa grande unité, par l'homogénéité d'un langage qui trouve ici une assurance et une souplesse assez remarquable. Ensuite, parce que *les Passions du samedi* marque sinon une rupture, du moins une nette évolution par rapport à l'oeuvre antérieure de Roy : c'est un recueil du « je », d'une écriture intime, fragile, loin du travail de dé-construction de recueils comme *Corps qui suivent*. Pourtant, sous un autre angle, c'est aussi le livre le plus typique de Roy, le plus représentatif de ses préoccupations, de ses thèmes et des limites de son entreprise.

Les Passions du samedi étant, entre autres choses, une invitation à se mettre à nu, je dirai carrément que ces poèmes m'ont souvent ému, non sans parfois un certain agacement. Tout dans ces pages est d'un sentimentalisme provoquant, trop appuyé pour ne pas être du même coup distancié par une ironie dont le titre lui-même porte la trace. Le livre, jusque dans sa présentation matérielle, s'annonce comme un film. Le samedi, comme chacun sait, est le soir où l'on va (allait ?) au cinéma. Mais on est ici au cinéma à plus d'un titre et, en particulier, à celui qui devant telle manifestation émotive nous fait dire : « ça n'est que du cinéma ». Cette phrase, que pourrait prononcer le lecteur, on la retrouve à peine transposée dans la bouche de l'auteur : « j'imagine tout comme dans un film (p. 19) ».

Allons-nous donc nous retrouver dans une sorte d'équivalent poétique de « la Fièvre du samedi soir », avec un sosie de John Travolta se déhanchant sous les lumières stroboscopiques ? Pas vraiment. D'abord parce que nous sommes en pleine « drague » (le mot revient souvent) homosexuelle. Surtout, parce que le véritable équivalent cinématographique du livre de Roy est plutôt le film de Claude Miller, « La meilleure façon de marcher », qui raconte les mésaventures d'un jeune homme hyper-sentimental et terriblement vulnérable sur le plan sexuel. La « fièvre » des *Passions du samedi* est donc moins spectaculaire qu'intimiste, elle se situe à fleur d'épiderme et si elle traverse les clubs homosexuels de la rue Stanley, c'est pour toujours revenir dans une chambre « avec des questions de vérité/ qu'on échange on dit : « Pense à une idée, vite/ bande » pour ne pas se tromper d'heure d'amour

Pierre Laberge

VUE DU CORPS

précédé de
AU LIEU
DE MOURIR

(p. 69) ». Rien d'étonnant à ce que la « table des sentiments et des conduites » (sic), à la fin du livre, donne la « tendresse » et la « douceur » comme dominants. La sentimentalité se caractérise toujours par le fait qu'elle est résolument superficielle : pas de violence obscure, pas de cri qui montrerait des tripes. « Je me promenais avec une élégante tristesse » (p. 52) ; « pour le samedi mon corps est parfait » (p. 66). Rien de lourdement physique, pas de sang, de glu ou de merde ; tout est « affaire de peau », transparence et légèreté : « comme de la soie/ comme du verre il y a le sperme c'est un/ hiéroglyphe d'un jeu terminé » (p. 37).

Cela pourrait être mince, et ce l'est à l'occasion. Mais *Les Passions du samedi* donne à ce jeu de surfaces et de société la dimension d'un drame dont le pathétique n'est aucunement risible. « Que j'aimerais donc parler de/ la tension de la tendresse (p. 18) » : ce désir passe dans une écriture qui trace avec beaucoup de sûreté les moindres inflexions d'une subjectivité aux aguêts, prise dans l'angoisse de la séduction et la tristesse du plaisir. « Nous sommes disponibles par désespoir » (p. 75), dit l'un des derniers poèmes. Par là, le recueil de Roy dépasse le simple cadre étroit et marginal de la relation homosexuelle. Ce qui se construit dans ces pages,

c'est la vulnérabilité du corps face à l'autre, et c'est le samedi devenu le paradigme de toutes les illusions, de ce broyage de tendresse et de sentiments qui caractérise les chasses-à-l'amour des villes modernes :

*samedi et le corps entier d'André Roy
arrive comme un orage puis on s'ébroue autour
la vitesse de la peau selon les lumières de la
nuit la nuit et les mobiles et le coeur éclairé :
de plaire n'est pas si léger la ville le soir (p. 67)*

Mais ce samedi ne va pas sans son envers, celui où le « je » domestique retrouve sa relation fragile avec un « tu » anonyme et interchangeable. En ce sens, il n'est que le symbole d'une fragilité plus générale, d'un véritable manque existentiel :

*l'alcool et le désir pour ne pas se sentir ailleurs,
le temps nous engage et le romanesque se perd (p. 79)*

Et c'est ici que j'en arrive à ce qui m'a parfois agacé dans le recueil de Roy : en se réclamant ouvertement (bien qu'ironiquement) du sentimentalisme, en cultivant sa précarité, la voix qui se fait entendre dans *Les Passions du samedi* fuit les grandes intensités. Ça parle en douceur, ça glisse sur les surfaces, mais rien ne se creuse, ne craque ni se déchire. Il est vrai que c'est précisément ce que cherche l'auteur. Mais cette distanciation finit par être ambiguë, renvoyant souvent le texte à l'élégance du spectacle. On peut être ému, troublé, mais jamais bouleversé. Ça n'est pas seulement du cinéma, mais on voudrait mieux sentir que c'est la vie pleinement assumée.

Pierre Laberge, avec *Vue du corps* précédé de *Au lieu de mourir* donne un recueil qui n'a ni la maturité ni l'intérêt de celui de Roy. Laberge n'en est pas à ses premières armes : depuis *la Fête*, en 1972, il a publié cinq recueils. C'est un poète on ne peut plus discret, qui semble préparer avec beaucoup de soin chacun de ses livres et dont l'écriture serrée, jamais bavarde, a de sourds éclairs d'une violence désespérée, étouffée sous un poids accablant. Les dessins de Célyne Fortin qui accompagnent ce nouveau recueil, avec leurs traits épais et dépouillés, commentent avec beaucoup de justesse une poésie qui ne connaît guère le mouvement ou la légèreté.

Je voudrais pouvoir dire que Laberge tire grand profit de ce langage sobre, contrôlé, presque classique dans sa régularité. Je me demande s'il n'est pas plutôt emprisonné dans un carcan qu'il ne réussit pas à briser. Une pratique absolument systématique du poème court n'y est peut-être pas étrangère. Le poème très court, chez beaucoup de poètes de la dernière décennie, est souvent devenu le symptôme d'une écriture fermée, incapable d'assumer pleinement son rapport au réel et à l'histoire. Une certaine idéologie de la poésie s'y indique : celle de « la voix précaire et cernée de silence » (p. 25), celle d'une pratique qui trouve en elle-même sa propre fin, dans l'exil définitif de son hyper-conscience malheureuse.

Les poèmes d'*Au lieu de mourir* (un « au lieu » à prendre littéralement, et non au sens d'une alternative . . .), en

trente-six petits blocs de huit vers, nous ménagent en tout cas peu de surprises. Pour des pointes d'intensité comme

*livre un peu le passage à l'immense
afin qu'on trouve ici sa voie
et que le pur succède à l'accueil
comme au silence le chant nu (p. 14),*

il y a trop de « nostalgie du feu natal », de « je me meus dans l'irréel », d'« exil qui me harcèle ». Pourtant, le langage colle ici à un vivre, on sent une ferveur, un engagement dans ces textes. Mais ça ne dérange guère, c'est trop souvent linéaire, prévisible et même lourd de réminiscences, de Miron à Michel Beaulieu. Et puis une question : pourquoi ces poèmes, datés de 1972-73, ont-ils mis presque sept ans à paraître ?

Dans *Vue du corps*, les poèmes se rétrécissent encore (quatre petits vers). Mais le temps a passé, le poète a lu *les Herbes rouges*, il en a retenu que les signifiants peuvent jouer. Désormais, « la langue re-mue » et le poison est « codifié », on parle de « parias qui parient », d'« oeillades aux oeillères » ; et l'allitération se met parfois un peu trop de rouge à lèvres : « dévier voir vers être vu/ voie inversée du virus » (p. 94). Tous ces bruits de surface distraient le lecteur de ce qui pourrait être un renouvellement, une écriture de la pensée en mouvement avec et dans le corps.

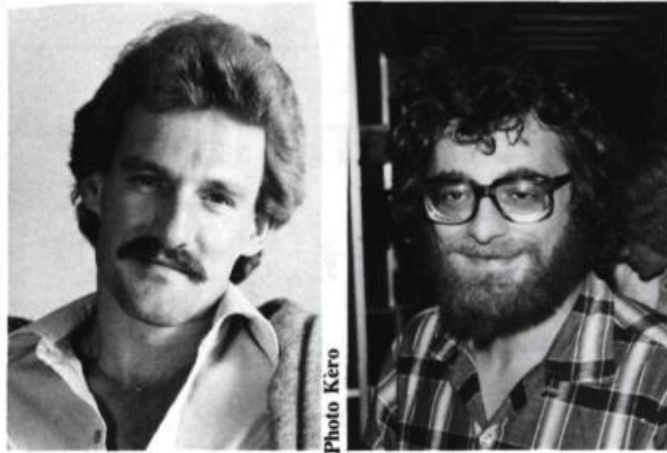
*présent le penser sa fuite
glaciale vision de la fin
à la mécanique sableuse
rupture le coin de l'oeil (p. 131)*

Ici et là, un vertige, un éclair (ce visage à l'« haleine pressentie comme une soif de mots » — p. 125) indiquent que Laberge n'est pas un poète démuné. Mais en se maintenant sur des bases aussi étroites, son oeuvre piétine. Vite une explosion, du grand air, n'importe pourvu que ça bouge !

Le titre du recueil de Laberge nous rappelle, s'il en était besoin, que le corps a été le lieu commun par excellence de la poésie des années 70. On a lu Barthes, Cixous et les autres, et on commence à lire Bernard Noël (*Extrait du corps*) qui a eu le mérite, lui, de s'attaquer au thème du corps dès les années 50, alors que ce n'était pas encore une mode. Mais on parle trop contre la mode, qui peut être aussi bien une catastrophe que le foyer d'une libre créativité, ce que pensait Alain, ce vieux philosophe moins démodé qu'il ne paraît. Toujours est-il que François Martel, dans un premier recueil au titre un peu ronflant, *De la contradiction de deux étreintes*, parle du corps, y trouve la figure centrale de son écriture :

*le corps jeu inachevé des organes
à cheval sur son parcours
pensant à son cadavre pour le fatiguer
et l'endormir (p. 54)*

Malgré des maladresses, des cabrioles un peu faciles (« le début de la fin/ danse sans fin » — p. 53) et certains excès de zèle physico-matérialistes (« C'est beau la pluie / dans le



André Roy

Pierre Laberge

passé / ça déchire les intestins » — p. 35), le livre de Martel a une étonnante présence. Une voix, non pas seulement dépouillée, mais prosaïque, comme dé-poétisée, s'y découpe. Pas de métaphores, à peu près pas d'adjectifs, seulement l'énoncé le plus attentif à capter des mouvements à la fois simples et profonds, très abstraits et pourtant très proches de l'acte même d'exister :

*la mémoire
comme une peau morte
s'arrache et l'on se découvre
un visage
qui revient (p. 69)*

François Martel donne l'impression d'avoir fort bien assimilé les éléments les plus valables de la poésie actuelle, mais en même temps il effectue une synthèse originale par une sorte de retour au fondamental qui remet en cause aussi bien le surréalisme que le formalisme. Je dirais, au risque d'étonner, qu'il y a là comme un héritage moderne de Saint-Denis Garneau : et dois-je préciser que cette analogie constitue un éloge ?

En terminant, un mot plus rapide sur un autre recueil, *Transgressions*, de Jean-Noël Pontbriand, bien que je n'aime pas parler des livres qui m'ont carrément déplu. Mais il s'agit d'un cinquième recueil, et chez un éditeur connu, respecté. Je renonce à citer tout ce qui, dans ce livre, relève de ce qu'il faut bien appeler de la pseudo-poésie. « La fournaise écume son charbon sur les rails du désir » (p. 15) ; « le trottoir déambule la sérénité des corolles » (p. 38) ; « la pente de ton cou berce l'horizon » (p. 46) : sic et re-sic, cela me met de mauvaise humeur, et je préfère tourner la page. Mais s'il est bon de dire où se trouve la poésie, il faut parfois hélas indiquer où l'on croit qu'elle ne se trouve pas.

Pierre Nepveu.

André Roy, *les Passions du samedi*, Éditions les Herbes rouges, 1979, 94 p.

Pierre Laberge, *Vue du corps* précédé de *Au lieu de mourir*, le Noroît, 1979, 133 p.

François Martel, *De la contradiction de deux étrointes*, VLB, 1979, 76 p.

Jean-Noël Pontbriand, *Transgressions*, le Noroît, 1979, 89 p. (illustré par Céline Racine).

LITTÉRATURE

Une nouvelle collection
aux Éditions de l'Université d'Ottawa



l'astrolabe

Les Éditions de l'Université d'Ottawa annoncent la mise sur pied d'une collection littéraire ouverte à tout texte de création, de quelque genre qu'il soit. Les auteurs intéressés peuvent envoyer leurs manuscrits aux Éditions de l'Université d'Ottawa, 65 avenue Hastey, Ottawa, en précisant : Collection de l'Astrolabe

Éditions de l'Université d'Ottawa